

Elle était vêtue d'une robe de soie blanche avec un voile en malines qui l'enveloppait toute entière ; elle ne portait pas un seul diamant ; bien que l'usage autorise cette recherche au Mexique : mais, en revanche, elle avait un diadème de perles ; ses magnifiques cheveux étaient semés de perles, elle avait des perles aux oreilles, un collier de perles à plusieurs rangs, des bracelets aussi de perles et une longue ceinture de perles serrait sa taille et descendait jusqu'à ses pieds ; toutes ces perles, d'une grosseur extraordinaire, étaient admirables ; sous cette parure d'un prix incalculable et si simple en apparence, la jeune fille un peu pâle et émue mais souriante était d'une beauté véritablement surhumaine, dont rien ne saurait rendre l'expression serene et pour ainsi dire angélique : jamais madone de Raphaël n'a possédé une aussi grande puissance d'attraction sympathique.

Mercedès avait trouvé cette admirable parure dans le cofret d'argent, ainsi qu'un papier sur lequel étaient écrits ces simples mots : « A ma fille bien-aimée que je ne connais pas encore ; Agostin Perez de Sandoval ».

Don Luis s'approcha de sa fiancée.

— Oh ! que vous êtes belle, Mercedès ! murmura-t-il à son oreille avec passion.

— Je veux l'être pour vous seul, mon bien-aimé, Luis, répondit-elle doucement avec un sourire de bonheur.

Le jeune homme l'enleva dans ses bras vigoureux et l'assit sur sa marche.

Puis chacun se hâta de monter à cheval, le cortège s'organisa et se mit en selle.

Don Juan de Dios Suarez et dona Concepcion, étaient en tête, derrière eux venaient Mercedès et ses deux demoiselles d'honneur ; puis don Luis et ses deux amis ; ensuite les parents de la jeune fille, puis enfin les amis et les connaissances, sur huit et dix de front, ce fut ainsi que le cortège se rendit à l'église ; toutes les fenêtres étaient bombées de spectateurs poussant à qui mieux mieux des acclamations joyeuses.

Dès que la tête du cortège déboucha sur la Plaza Mayor les cloches commencèrent à sonner à grande volée ; les portes de l'église s'ouvrirent toutes grandes, et le clergé, le curé en tête avec les bannières et les enfants de chœur agitant les encensoirs, sortit sur le péristyle du temple pour recevoir les arrivants.

Ce fut à grand'peine que le cortège tout entier réussit à pénétrer sur la place déjà encombrée par la foule compacte des curieux.

Au moment où dona Mercedès mettait pied à terre devant l'église, un homme enveloppé jusqu'aux yeux et accompagné d'Oregano, se fraya un passage à travers la foule et arriva à quatre pas de la jeune fille.

— Qu'elle est belle ! s'écria-t-il d'une voix profonde, avec un accent impossible à rendre.

Dona Mercedès n'entendit pas cette exclamation, mais don Estevan l'entendit ; il poussa aussitôt son cheval du côté de l'inconnu, et lui posant la main sur l'épaule il fit tomber les plis du manteau.

— Eh ! dit-il d'une voix railleuse, c'est vous, général ? qui poussez ces exclamations enthousiastes, je ne voulais pas le croire, bien qu'on me l'eût assuré.

— C'est bien le général de Tordesillas ! ajouta don Jose en ricannant, pourquoi diable est-il ici ?

Le général, car c'était bien lui, grommela quelques mots inintelligibles entre ses dents, et relevant son manteau en jetant un regard de hyène sur les deux jeunes gens, il se rejeta vivement dans la foule où il disparut presque aussitôt.

— Bonne chance, général don Lope de Tordesillas ! cria don Jose d'une voix railleuse.

— Au revoir, ajouta don Estevan.

Et comme leur tour était arrivé d'entrer dans l'église ils mirent pied à terre.

Cette scène rapide passa inaperçue de tous.

Quant à Oregano, il s'était faufilé dans le cortège ; il espérait ne pas avoir été vu.

La messe dura une heure, l'église était remplie de monde à étouffer.

Le plus grand nombre des invités, contraints de rester sur la place, tête nue, sur leurs chevaux suivaient avec ferveur la cérémonie.

Grâce à une précaution très galante prise par don Juan de Dios Suarez, toutes les dames avaient pénétré par des portes latérales dans l'église et y avaient trouvé place ; ce n'avait été qu'après les avoir placées commodément, non sur des chaises rangées devant le maître-autel, ainsi que cela se pratique en France, mais sur des coussins et des tapis apportés par leurs domestiques, qu'il fut permis aux hommes de pénétrer à leur tour dans l'église et de s'y asseoir comme ils pourraient.

Dans les contrées espagnoles en Europe comme en Amérique, il n'y a ni bancs ni chaises pour les fidèles dans les églises, chacun apporte ou fait apporter son coussin sur lequel il s'assied ou s'agenouille, la messe dite, on se retire en emportant ce que l'on a apporté.

La bénédiction nuptiale fut donnée aux jeunes époux aux sons imposants d'un magnifique orgue chef-d'œuvre d'Alexandre ; des motifs furent chantés par des voix fraîches et harmonieuses ; puis les mariés, leurs témoins et leurs parents passèrent dans la sacristie, où la cérémonie fut terminée par l'acte de mariage inscrit sur le registre de la paroisse et signé par le curé, son premier et son second vicaire, les mariés, leurs témoins, leurs parents et leurs amis en grand nombre.

Cela fait, il fut délivré séance tenante au marié un duplicata signé et paraphé de l'acte de mariage, puis la cérémonie se trouva terminée ; tout cela fut fait avec une rapidité extrême, grâce à la précaution prise de préparer les actes à l'avance, il n'y avait plus qu'à signer, formalité promptement accomplie.

Le curé et ses deux vicaires retirèrent leurs vêtements de cérémonie et se mêlèrent au cortège ; tous trois étaient amis de la famille et invités aux réjouissances du mariage.

A neuf heures et demie tout était terminé et le cortège se mettait en marche pour se rendre au « Pale-Verde, » l'hacienda où l'on devait déjeuner et passer la journée.

Dès que l'on fut hors de la ville, on fit halte et le cortège fut organisé militairement.

Don Louis, deux revolvers passés dans sa faja, deux autres dans ses fontes et sa carabine placée en travers devant sa selle, prit le commandement, ayant sous ses ordres don Estevan et don Jose de Sandoval ; les dames et les jeunes filles ayant près d'elles don Juan de Dios Suarez furent placées au centre du cortège, protégées à droite et à gauche par des cavaliers bien armés marchant sur six de front ; une nombreuse avant-garde composée de vigoureux vaqueros et commandée par Sidi Muley, précédait le cortège à deux cents mètres en avant, tandis qu'une forte arrière-garde la protégeait à deux cents mètres en arrière.

Puis, au cri de : en avant ! poussé par don Luis Perez d'une voix retentissante, on partit au galop.

Ces précautions ne sont jamais inutiles au Mexique ; mais